

Albert Camus, l'oeuvre plaidoyer pour une certaine Méditerranée

Mohammed SEFFAHI *

La notoriété de l'oeuvre d'Albert Camus présente l'avantage d'offrir une référence assez bien partagée sur la question de la Méditerranée. Elle offre, du côté français, une illustration exemplaire du bassin méditerranéen. Camus n'a eu de cesse de dire, d'écrire et de témoigner son attachement à l'Algérie ; et il faut le croire sur parole quand il proclame : "Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache de près ou de loin à la terre où je suis né... C'est à elle et à son malheur que vont toutes mes pensées". Au jeu des citations, on pourrait sans difficulté conforter celle-ci de quantités d'autres tout à fait semblables et de multiples références de l'oeuvre au "pays". Mais ce lien de l'homme et de l'oeuvre à l'Algérie me paraît plus profond encore que l'un et l'autre ne l'attestent. Il s'agit d'un motif essentiel de la pensée camusienne, profondément ancré dans le contexte socio-historique dans lequel celui-ci s'élabore.

L'année 1937 voit se déployer en Algérie le Front Populaire, en décalage d'un an sur la métropole. Membre depuis 1934 du Parti Communiste algérien (dont il sera exclu en 1937), Camus est pleinement engagé dans ce mouvement au plan politique autant qu'intellectuel. En solidarité avec les républicains espagnols, il crée, en 1936, sa première pièce de théâtre, *Révolte dans les Asturies*. Il prend l'année suivante l'initiative d'un manifeste des intellectuels d'Algérie en faveur du projet Violette, au nom du gouverneur général, nommé par le premier ministre socialiste Léon Blum. Le projet apparaît, rétrospectivement, fort modeste : il s'agissait d'octroyer à 21.000 Algériens les droits politiques de citoyens français, droits jusque là interdits. Le tollé du colonat fut tel que la proposition resta finalement lettre morte. L'année suivante, Camus publia des reportages sur la famine et prit la défense de leaders nationalistes traduits devant les tribunaux. C'est dans ce contexte militant que Camus prend, à Alger, la direction d'une "Maison de la Culture" et prononce, le 8 février 1937, une conférence inaugurale qu'il intitule "la culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne". Ce titre reprend, pour le détourner et le retourner à des fins polémiques, un mot clé du vocabulaire colonial : celui, péjoratif en ce contexte, d'indigène. Il s'en sert d'une part, pour afficher sa volonté d'intégrer la culture du "colonisé", et d'autre part, pour revendiquer l'enracinement "autochtone" de ceux qu'on appellera plus tard les "Pieds Noirs". Le tout sous la bannière d'une commune méditerranéité. On peut considérer ce discours comme un premier grand plaidoyer pour une méditerranée. Car, c'est très exactement ce dont parle Camus. Récusant une compréhension de la Méditerranée repliée sur la seule romanité, Camus propose une vision plus ouverte.

"Bassin international traversé par les courants, la Méditerranée est de tous les pays le seul peut-être qui rejoigne les grandes

pensées orientales. Car elle n'est pas classique et ordonnée, elle est diffuse et turbulente, comme ces quartiers arabes ou ces ports de Gênes en Tunisie. Ce goût triomphant de la vie, ce sens de l'écrasement et de l'ennui, les places désertes à midi en Espagne, la sieste, voilà la vraie Méditerranée, et c'est de l'Orient qu'elle se rapproche. Non de l'Occident latin. L'Afrique du Nord est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent. Et à ce confluent, il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre, unique dans l'histoire et la géographie, née entre l'Orient et l'Occident (...). De même que le soleil méditerranéen est le même pour tous les hommes, l'effort de l'intelligence humaine doit être un patrimoine commun et non une source de conflits et de meurtres. Une nouvelle culture méditerranéenne conciliable avec notre idéal social est réalisable. C'est à nous et à vous d'aider cette réalisation" (1).

Le propos est clair : la vérité et l'avenir de la Méditerranée sont dans l'heureuse rencontre, dans une union harmonieuse entre l'Orient et l'Occident. Idée générale et abstraite, illustrée par le constat d'évidence "qu'il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol et un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent". Comment proclamer plus nettement la solidarité foncière d'une commune humanité... en même temps que son impossibilité ?

Ce paradoxe est un thème constant et un objet de réflexion récurrent de l'oeuvre de Camus qui de façon immédiate apparaît dans les titres de ses oeuvres : entre oui et non, le soleil et la misère, l'envers et l'endroit, ni victimes ni bourreaux, mesure et démesure, la mort dans l'âme, le refus du salut, la création sans lendemain... Paradoxe ou contradiction reconnaissables dans la relation qu'entretient Camus avec l'Algérie : "Je n'aime pas l'Algérie à la façon d'un militaire ou d'un colon. Mais est-ce que je peux l'aimer autrement qu'en Français ? Ce que trop d'Arabes ne comprennent pas, c'est que je l'aime comme un Français qui aime les Arabes, et veut qu'ils soient chez eux en Algérie, sans pour cela s'y sentir lui-même en étranger".

Telle est la question que Camus n'aura eu de cesse de tenter de résoudre ou, plus exactement, le paradoxe auquel il n'aura pu se soustraire et dont il fera le principe même d'une pensée ; pour cette raison appelée Philosophie de l'Absurde.

* Sociologue, ARAFDES, Centre Walras CNRS

(1) Jeune Méditerranée, bulletin mensuel de la Maison de la Culture d'Alger, N°1, avril 1937, repris dans A. Camus, Essai, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1967. pp.1324-1327.